Du référentiel au pragmatique : note sur la variation intracommunautaire en cri de l'Est de la Baie James

Vincent Collette

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/6953>

DOI : 10.4000/jsa.6953

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 175-199

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Vincent Collette, « Du référentiel au pragmatique : note sur la variation intracommunautaire en cri de l'Est de la Baie James », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 93-1 | 2007, mis en ligne le 15 juin 2012, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/6953> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.6953>

DU RÉFÉRENTIEL AU PRAGMATIQUE :
NOTE SUR LA VARIATION INTRACOMMUNAUTAIRE
EN CRI DE L'EST DE LA BAIE JAMES

Vincent COLLETTE *

INTRODUCTION

Il existe, dans plusieurs langues autochtones viables (*i.e.* encore utilisées à la maison par la jeune génération), des différences linguistiques majeures entre les diverses générations de locuteurs (Clarke 1986 ; Dorais 2002 ; Artuso 1998). Dans les communautés cri de l'Est de la baie James (Figure 1), le cri stylistique ou *tepinû.ayîmuwin* (litt. « la vraie langue cri »), le *plain Cree*, *high Cree*, *bush Cree*, *elders' language* ou encore *their language* tel que désigné par les informateurs plus jeunes, caractérise la parole des personnes âgées unilingues ou des locuteurs non scolarisés qui ont vécu une bonne partie de leur existence en forêt. Cette variété sert de codification culturelle (Francey 1998, p. 83) et se définit par un niveau de complexité sémantique redevable à la richesse de certains registres, ainsi qu'à une pleine articulation phonologique et morphologique. En revanche, elle est en même temps relativement abstraite et pose des problèmes de polysémie pour les jeunes locuteurs (Junker 2003).

Tandis que le changement social et linguistique des quarante dernières années a accéléré le développement de l'alphabétisation et de la standardisation orthographique, l'absence de littérature en langue vernaculaire et la dépendance croissante vis-à-vis des langues de la société dominante ont contribué à l'accentuation des différences linguistiques entre les générations (hybridation linguistique, bilinguisme soustractif, etc.). Le cri pidginisé, utilisé tant par les enfants, les adolescents que par les jeunes parents, représente une variété, dite érodée¹, du cri de l'Est de la baie James. Variété que les unilingues cri, les linguistes et les éducateurs (autochtones ou non) étiquettent sous les notions pratiques de *youth-Cree*, *Creenglish*, ou *sloppy-Cree* (voir les propos de Gerti Murdoch rapportés dans Feurer 1994, pp. 134 et 136).

* Centre interuniversitaire d'Études et de Recherches autochtones (CIERA), Université Laval, Ste-Foy, Canada [vcollette@hotmail.com].

Journal de la Société des Américanistes, 2007, 93-1, pp. 175-199. © Société des Américanistes.

FIG. 1 – Les Cri de l'Est de la Baie James (d'après le Grand Council of the Cree, municipalité de la Baie James, Susanne Hilton, Bill Seeley, Dan Carpenter Jr, Adrian Tanner).

En cinquante ans, plus de 80 % des langues autochtones de l'Amérique du Nord ont disparu (Krauss 1992, p. 5). Le problème des différences linguistiques intergénérationnelles est très sensible au niveau communautaire car il touche directement à la question de la vitalité des langues et des cultures autochtones, et pose un défi considérable pour l'éducation autochtone (MacKenzie 1985). Depuis une vingtaine d'années, une importante littérature (prônant l'écologie ou le déterminisme économique) ayant pour fondement des versions fortes ou faibles de l'hypothèse Sapir/Whorf sur la relativité linguistique a été constituée autour du problème grandissant de l'effritement de la diversité linguistique (Kibbee 2003). Cette voie d'analyse provoque certes une stimulation salvatrice chez le néophyte et permet des descriptions ethnolinguistiques intéressantes et non eurocentriques, mais reste difficile à soutenir dans sa version forte. Dans la lignée de Humboldt, Boas, Sapir et Whorf, la relativité linguistique est fondée sur le principe que les locuteurs de langues distinctes – conditionnés par les catégories grammaticales de leurs langues respectives – encodent la réalité de manière différente (Whorf 1956, p. 221). Mais en s'en tenant aux catégories grammaticales, c'est-à-dire en faisant abstraction des contextes d'émission et de la conscience des locuteurs, l'hypothèse Sapir/Whorf reste dépendante de sa matière première (la fonction référentielle du langage) et mine tout projet de comparaison anthropologique.

Nous savons, depuis *The problem of meaning in primitive languages* de Bronislaw Malinowski (1923), que, pour comprendre ce que parler veut dire au niveau socioculturel, l'analyste doit se détacher de la conception saussurienne de la linguistique et du langage (primauté de la langue sur la parole, évacuation du contexte d'émission et des facteurs socioculturels qui régissent l'usage de la parole) réincarnée chez les linguistes générativistes sous la notion de compétence linguistique. Les ethnographes de la communication quant à eux (voir en particulier le numéro 66 de l'*American Anthropologist* de 1964) ont démontré que parler était une action interactive et pragmatique, modelée par des conventions communicatives (salutations, insultes, jargon, langage rituel, etc.) et apparaissant dans une très grande variété de formes à travers les langues.

Les données sociolinguistiques présentées dans cette note de recherche font partie d'un corpus plus large – obtenu principalement grâce à des entretiens semi-dirigés entre août 2004 et juin 2005. L'analyse a servi à rédiger un mémoire de maîtrise sur les répertoires linguistiques et les identités sociales à Mistissini (Collette 2005a). Il est à noter que même si les dix-sept personnes interrogées² indiquaient avec assurance la présence d'une forte variation linguistique, seulement cinq (quatre personnes d'âge moyen et une adolescente) ont indiqué linguistiquement certaines différences en fonction de l'âge des locuteurs³. La collecte des données a été complétée par des observations en contexte naturel et des séances de linguistique de terrain portant sur ce type de variation. Les données recueillies sont de trois sortes :

- a) données *élicitées* avec un informateur bilingue afin de dégager certains éléments anthropologiques ;
- b) données *spontanées* obtenues par observation directe afin de diminuer l'interférence due à la présence de l'ethnolinguiste ;
- c) données *rapportées* par les aîné(e)s.

L'hypothèse principale qui a servi à l'analyse du matériel recueilli part de la prémisse que la variation linguistique intracommunautaire à Mistissini est motivée par certains attributs sociaux tels que le genre, le niveau d'éducation et l'âge auxquels sont associées des variantes stylistiques (langue soutenue ou relâchée). Afin de bien repositionner la variation linguistique intracommunautaire dans le champ de l'ethnographie de la communication, nous avons examiné les données en fonction de la notion de *compétence communicative* (Hymes 1962 ; 1972). L'unité d'analyse n'est plus la compétence grammaticale innée chez tout individu, mais bien la participation sociale des individus⁴. Bien qu'un acte communicatif soit structuré linguistiquement (plaidoirie, insultes rituelles, etc.), un banal énoncé peut, dans un contexte spécifique, invoquer un champ d'interprétation qui n'était pas apparent de prime abord⁵. Réfléchir sur la signification pragmatique d'un énoncé amène à concevoir l'interprétation de manière structurale comme en témoigne Dell Hymes (1962, p. 19) dans une des formulations initiales du problème.

For understanding and predicting behavior, contexts have a cognitive significance that can be summarized this way. The use of a linguistic form identifies a range of meanings. A context can support a range of meanings. When a form is used in a context, it eliminates the meanings possible to that context other than those that form can signal ; the context eliminates from consideration the meanings possible to the form other than those that context can support. The effective meaning depends upon the interaction of the two.

La présentation et l'analyse des données reposent sur la restitution des contextes interactifs et interprétatifs sous-jacents à la production langagière (les relations de pouvoir ou sociales entre les interlocuteurs, l'interférence causée par la présence du chercheur, le contexte physique, etc.). Cette note de recherche comporte deux volets. D'abord, dans les parties I et II, nous allons décrire un niveau linguistique de la variation intracommunautaire – phonémique, morpho-phonologique, lexical et sémantique – en remplaçant autant que possible les exemples dans leurs contextes d'émission (qui utilise quoi ? et dans quel contexte ?). Ensuite, dans la partie III, plus anthropologique, nous chercherons à comprendre dans quelle mesure la variation pragmatique influence le rapport entre langue, culture et cognition en cri de l'Est de la baie James.

I. DIFFÉRENCES PHONÉMIQUES ET MORPHOPHONOLOGIQUES

Le cri de l'Est de la baie James fait partie du continuum dialectal cri-montagnais-naskapi et il se subdivise en trois dialectes (Figure 1) : le dialecte du Nord (Whapmagoostui, Chisasibi Wemindji) ; celui du Sud côtier (Eastmain, Nemaska, Waskaganish) et celui du Sud intérieur (Mistissini, Oujé-Bougoumou, Waswanipi). Même si certains linguistes, comme Pentland (1978), regroupent les dialectes du continuum cri-montagnais-naskapi sous le terme de « montagnais », nous garderons les termes « cri de l'Est de la baie James » ou « cri de Mistissini » dans cette note de recherche ⁶.

Le dialecte du Sud intérieur présente un certain nombre de différences dialectales avec celui du Nord. Le cri de Mistissini fait encore la distinction entre les voyelles /a/ et /e/ qui ont fusionné dans les dialectes du Nord et de la côte. On retrouve par exemple /naapaaw/ (homme NA) pour les dialectes de la côte et du Nord et /naapcu/ (homme NA) pour le dialecte du Sud intérieur. Mais, à l'instar de plusieurs communautés algonquiennes du Québec, nous retrouvons, à côté des différences dialectales majeures, un degré important de variation phonémique et lexicale qui suit, de manière générale, la différence d'âge, le degré d'acculturation et, dans une moindre mesure, le genre. Nous distinguerons initialement le parler des aînés (CA : cri des aînés) de celui des jeunes (CJ : cri des jeunes) ; opposition à laquelle vient s'ajouter parfois le CM (cri des gens d'âge moyen). Cette distinction, rapportée par les informateurs, reste suggestive et ne diminue pas le fait qu'il soit possible de retrouver un haut taux de variation linguistique dans le parler d'un seul individu.

Deux différences phonémiques majeures ont été répertoriées dans le parler des locuteurs plus jeunes (25 ans et moins) : la centralisation des voyelles et la syncope des voyelles courtes en position initiale – toutes deux étant amplement documentées par Cowan (1975) et Clarke (1986) pour l'innu de la côte nord du Québec. La centralisation des voyelles courtes suit la règle d'harmonie des voyelles : /i/ et /a/ se centralisent en /u/, si /u/ – dans ce cas-ci /w/ – apparaît dans une syllabe adjacente /atimw/ → /atum/ (NI) « chien » (MacKenzie 1980, p. 129) ⁷. Les exemples 1 et 2 sont rapportés par des aînées et illustrent ce phénomène.

1)	a)	CJ	[atuk ^w]	« caribou »	NA
	b)	CA	[atik ^w]
/atikw/	« caribou »	NA
2)	a)	CJ	[mukudʒɛʃu :]	« Il est noir, Africain »	VAI
	b)	CA	[ma ^h kaʔɛʃu :]
/makahteusuu/	« Il est noir, Africain »	VAI

Les dialectes du cri qui palatalisent les vélaires suivent la règle générale de syncope des voyelles courtes /i/ et /a/ lorsque celles-ci apparaissent dans un contexte d'accentuation faible – principalement en position initiale (exemples 3 et 4) et médiane (exemples 5 et 6) (Brittain 2000). Les exemples 4 et 6 ont été captés dans le cours de la vie quotidienne et sont les réponses d'un enfant d'âge scolaire à un adulte de son entourage (Où sont les chocolats ? Que fait ta mère ?). L'exemple 5 est la requête spontanée d'un enfant d'âge préscolaire à un adulte en contexte familial. L'exemple 7 est une question posée par un adolescent à un semi-locuteur francophone adulte qui coupait du bois à la tombée de la nuit – c'est-à-dire une personne avec une certaine compréhension de la langue orale, mais qui possède peu de compétence pour s'exprimer. L'exemple 3 a été rapporté par une aînée pour illustrer la syncope des voyelles en position initiale.

3)	a)	CJ	[dâ:ˠgu:mkˠ]	« Magasin, dépanneur »	NI
	b)	CA	[adâ:ˠgamukˠ] /atâwâkamikw/	« Magasin, dépanneur »	NI
4)	a)	CJ	[mwe.tɔgun]	« Il n'y en a pas (inanimé) »	VTI
	b)	CA	[namwe.iˠtɔgun] /namui.ihtâkun/	« Il n'y en a pas (inanimé) »	VTI
5)	a)	CJ	[ŋdɛˠten]	« Je le veux (inanimé) »	VTI
	b)	CA	[ŋdwéyiˠten] /ni.nituweyihtan/	« Je le veux (inanimé) »	VTI
6)	a)	CJ	[bɪnwɛo]	« Il cuisine »	VAI
	b)	CA	[pminwɛo] /piminuweu/	« Il cuisine »	VAI
7)	a)	CJ	[tʃi.wa:ten.aˠ]	« Est-ce que tu vois ? »	VAI
	b)	CA	[tʃi.wa:pˠten.aˠ] /chi.wâpihten.ah/	« Est-ce que tu vois ? »	VAI

Des exemples précédents, deux distinctions sont à retenir. Premièrement, on se doit de distinguer la syncope des voyelles courtes, qui est un point de variation retrouvé dans toutes les couches d'âge et pas seulement chez les jeunes locuteurs, de l'attrition de phonème complet (exemples 5, 6 et 7) qui relève d'une forme enfantine de la langue (voir Jones 1986)⁸. À Mistissini, la syncope des voyelles courtes doit être replacée dans le cadre de la socialisation langagière, puisqu'on considère comme un locuteur compétent celui qui sait bien réduire les mots sans en atrophier les phonèmes. À ce sujet, Darnell et Vanek (1973, p. 188) écrivent : « *As he grows to adulthood, however, the child becomes more conversant with traditional Cree, partly through instruction and increased ceremonial responsibility, and learns that reduced vowels are present in the "correct" form of the language* »⁹.

Deuxièmement, lors des entretiens semi-dirigés, certaines personnes d'âge moyen refusaient de répondre à des questions sur la langue et me renvoyaient aux

âinés. Ces personnes, après un long séjour dans les écoles résidentielles, affirmaient ne pas maîtriser parfaitement leur langue maternelle. À l'opposé, des adolescents ayant bénéficié de l'enseignement en langue cri et de séjours en forêt avec des personnes âgées maîtrisent parfois mieux le cri que leurs parents (voir à ce sujet les propos de Gerti Murdoch in Feurer 1994). Les exemples 3 à 7 permettent de visualiser les différences phonologiques entre la prononciation relâchée et soutenue, mais ne permettent pas pour autant de valider l'hypothèse que les variations de styles correspondent systématiquement aux variations intergénérationnelles (cri des jeunes et des âinés).

Dans certains contextes spécifiques (en présence de personnes âgées), les idées de respect et d'intercompréhension priment sur les variétés linguistiques généralement associées aux groupes d'âge. Des observations faites auprès de gens d'âge moyen (de 30 à 50 ans) permettent d'apprécier leur position médiane dans la communication intergénérationnelle. En présence des âinés, certaines personnes accentuent les traits de la phonologie standard ¹⁰, utilisent les néologismes appropriés dans un but stylistique d'hypercorrection (« parler comme les vieux »), à des fins humoristiques ou pour faciliter la communication avec leurs interlocuteurs unilingues. Le tableau ci-dessous illustre les consonnes et les semi-voyelles de la phonologie standard du cri, ainsi que certains sons du français et de l'anglais assimilés aux phonèmes correspondants.

	bilabiale	alvéolaire	palatale	vélaire	glottale
occlusive	p (f v b)	t		k (g)	
affriquée		tʃ			
fricative		s	ʃ		h
nasale	m	n (gn)			
approximate		l (r)	y	w	
latérale					

Ce procédé phonémique permet d'incorporer phonétiquement et grammaticalement des mots anglais ou français à l'oral. Les noms de l'exemple 8 ont été rapportés par un informateur d'âge moyen, tandis que les exemples 9 et 10 proviennent du *Eastern Cree Dictionary* (2004).

- 8) a) Lobit Telapel « Robert Trapper »
 b) Patney Matsh « Evadney Matoush »
 c) Loni Meschino « Ronny Meschino »
 9) pulu-h-e-u « Il le trompe, il lui joue un tour » VTA
 tromper (fool)-TA finale.DIR.3>4-3
 10) kâni-u « Il gagne de l'argent » VAI
 gagner.AI-3

La langue cri possède deux modes verbaux. Le mode indépendant est utilisé pour des constructions syntaxiques du type sujet-verbe-complément, tandis que le mode conjonctif sert à former des phrases comprenant deux verbes (voir *infra* exemple 24) ou des questions directes avec qui, quoi, comment, où, etc. Bien peu de différences morphophonologiques ont été répertoriées au cours de l'enquête.

Néanmoins deux aînées, occupant le poste de professeur de langue cri, m'ont indiqué la présence d'inflexions verbales intransitives (un sujet seulement) : par exemple /waapu/ « il voit » ou /nipaa/ « il dort » dans une conjugaison transitive (impliquant un sujet et un objet). Cette variété leur paraissait propre au cri relâché des jeunes.

11)	a)	CA	kâ. conj.	wâpim-ih-chich voir.TA-TA finale-DIR.1p. >3p. conj.	« ...que nous les voyions »	VTA
	b)	CM	kâ conj.	wâpim-ich-ihtwâu voir.TA-TA finale-DIR.1p. >3p. conj.	« ...que nous les voyions »	VTA
	c)	CJ	kâ. conj.	wâpim-âyâch voir.TA-AI.1p. conj.	« ...que nous les voyions »	VTA*
12)	a)	CA	kâ. conj.	uhtuhtâ-h-ihchich apporter.redup. TA-DIR-1p. >3p. conj.	« ...que nous les apportions »	VTA
	b)	CM	kâ. conj.	uhtuhtâ-h-ichihtwâu apporter.redup. TA-DIR-1p. >3p. conj.	« ...que nous les apportions »	VTA
	c)	CJ	kâ. conj.	uhtuhtâh-ayâch apporter.redup. TA-AI.1p. conj.	« ...que nous les apportions »	VTA*

Si tout enfant cri sait conjuguer au mode conjonctif, ces variations (soulignées en 11c et 12c) se caractérisent par l'emploi, au mode conjonctif, d'une inflexion verbale intransitive (il dort) pour un verbe transitif (je l'apporte, je la vois), par exemple *chî wihtimâtin ut che nipâ-yâch*, « Je te dis que nous (excl.) dormirons ici ! » (Vaillancourt 1978-1980, p. 144). Dans son *Cours de cris*, Vaillancourt (*ibid.*, pp. 294-295) donne les formes 11a, 11b, 12a et 12b pour les inflexions des verbes transitifs animés en cri d'Eastmain. Bien qu'il ne dise pas qui utilise ces formes, ces deux versions sont attestées dans le parler des adultes de Mistissini ¹¹, tandis que les versions 11c et 12c représentent la variété agrammaticale des jeunes locuteurs, condamnée par les unilingues cri.

De plus, nous avons un autre type de variation morphologique intergénérationnelle présent à Mistissini, et bien documenté pour le sous-dialecte des jeunes Innu. En effet, dans le parler de ce groupe d'âge, Baraby *et al.* (2002) ont observé l'abandon de la verbalisation nominale des parties du corps (je mal-tête*), qui est remplacée par une structure syntaxique d'influence francophone (VERBE +

NOM : j'ai mal à la tête). Les trois variantes de l'exemple 13 ont été recueillies, spontanément, auprès d'enfants cri (de 9 à 12 ans) qui demandaient de l'argent à tous ceux qu'ils croisaient à l'entrée de l'épicerie, un lieu public où l'on retrouve des locuteurs de tous âges et de toutes les langues parlées à Mistissini (cri, anglais, français).

13) a) s-t-iyâ-n	ah money	« Tu as de l'argent ? »
2s-t-avoir.AI-2	? argent	
b) s-t-iyâ-n	ah shûliyâu	« Tu as de l'argent ? »
2s-t-avoir.AI-2	? argent. NI	
c) chu-shûliyâ-min	ah	« Tu argent ? » (traduction littérale)
2s-argent-AI.possessif	?	

La version 13c a été entendue dans le parler des adolescents plus vieux et des adultes ; elle constitue la variété soutenue parce qu'elle suit la règle grammaticale de formation de la possession (objets, animaux, parties du corps) qui se fait grâce à l'ajout de morphèmes pronominaux et inflexionnels à la racine lexicale (Vaillancourt 1978-1980, pp. 138-139). Les enfants utilisent des variations appropriées pour s'adresser aux différents locuteurs (13a ou 13b avec les semi-locuteurs ou les Occidentaux et 13c avec leurs grands-parents). L'influence de la syntaxe anglaise est omniprésente en 13b et, même si cette version constitue une phrase cri correcte, elle caractérise davantage l'argent sonnante (l'immédiat) que la richesse (l'état), ce qui peut expliquer l'utilisation d'un nom inanimé *shuliyâu* (NI). Ce continuum de formes linguistiques témoigne d'un phénomène en pleine expansion, le changement de code que nous examinerons dans la partie suivante.

II. CHANGEMENT DE CODE ET HYBRIDATION LINGUISTIQUE

Depuis les travaux fondateurs de Weinreich (1974) sur le contact des langues, la littérature sur le changement de code (parfois appelé « hybridation » ou « interférence linguistique ») s'est considérablement diversifiée tant au niveau théorique que descriptif (voir Woolard 2004). Mais encore aujourd'hui, et surtout dans le milieu de l'éducation chez les autochtones, l'intensification de l'hybridation linguistique rend mal à l'aise les partisans de la sauvegarde de la diversité linguistique. Les plus conservateurs croient en l'idée que protéger la langue cri de l'influence linguistique de la société dominante est essentiel à la consolidation ethnique. Dans cette logique, pourquoi utiliser les mots d'une langue L2 quand ils sont disponibles en L1 ? Surtout quand on sait que l'emprunt lexical accélère le processus d'acculturation.

Or le changement linguistique unidirectionnel (L1 pour L2) n'est pas si aisé à prédire et à observer de manière rigoureuse à Mistissini. Depuis les années 1960,

la sociolinguistique et l'anthropologie se sont donné comme objectif d'élargir ou, du moins, de mieux comprendre les conséquences du contact linguistique. Pour l'anthropologue John Gumperz (1982), le changement de code est une manifestation de la compétence communicative des locuteurs bilingues en situation interethnique. Il peut servir à produire un changement de thème dans la conversation, à modifier un événement discursif en soi ou à informer sur l'interprétation simultanée du discours par les locuteurs – c'est ce qu'il appelle un « indice de contextualisation ». Auer (1984) montre, pour sa part, que le changement de code, une fois replacé dans son cadre discursif, peut servir à produire un effet sémantique.

Mais, contrairement à l'idée de compétence communicative qui prévaut chez Gumperz ou Auer, la linguiste Lynn Drapeau (1995, p. 161) a démontré qu'en innu de Betsiamites, un dialecte proche du cri situé sur la côte nord du Québec, les locuteurs distinguent inconsciemment l'effet stylistique que procure le changement de code et la transmission de la langue maternelle. Il en résulte pour elle que l'utilisation par les enfants de mots en français – alors que l'équivalent innu est disponible – n'entrave pas la transmission de la langue maternelle. Puisqu'il permet un certain épanouissement à travers les heurts de la modernité, le remplacement lexical est, pour Drapeau (1993), une condition nécessaire à la survie d'une langue minoritaire enclavée.

Les données présentées ici proviennent d'énoncés spontanés (sauf indication contraire) recueillis dans le flux de la vie privée et publique. Pour ce qui est de la forme que prend le changement de code, nous distinguerons le changement de code intersegmental (alternance de codes entre les phrases) du changement de code intrasegmental (hybridation à l'intérieur d'une phrase). Pour le fond, nous suivons Blom et Gumperz (1972, p. 424) qui ont proposé deux types de changement de code : situationnel et métaphorique.

a) Le changement de code métaphorique sert à mettre en lumière un aspect ou un segment du discours qui ne cause pas de changement majeur dans le cadre de l'événement discursif. Ce type de changement de code est très fréquent dans le parler des locuteurs bilingues et utilisé pour insérer des termes techniques ou des notions communes (chiffres, poids, mesure du temps ou des distances, etc.). Les exemples qui suivent concernent le changement de code métaphorique intrasegmental et ont été entendus en contexte intime. Dans l'exemple 14, une mère et sa fille avant de quitter la maison et, pour l'exemple 15, un autre de ses enfants de retour dans la soirée. Les chiffres entre parenthèses indiquent l'âge des locuteurs.

14) - miywâshûch your boots nah ! - Elles sont belles tes bottes pas vrai ! (33)
- yah. - Oui. (5)

15) - ihtâkun eshkw pork chops ? - Est-ce qu'il reste des côtelettes de porc ? (9)
- yah, apishîsh mukw. - Oui, un peu. (33)

On peut comprendre que *pork chop* est une expression toute faite – même en français québécois (« une chop de porc ») – et qu'elle crée moins de confusion que l'équivalent en cri, mais quelques interrogations surviennent quand il s'agit de mots usuels. Signalons seulement que l'utilisation d'un mot étranger comme *boot* au lieu de *maschisin* « chaussure » (NI) en général permet d'abolir une confusion puisque ce dernier terme désigne toutes les chaussures que l'on peut porter. Par conséquent, si on dit à un enfant en bas âge : *pushtaschisine* « Mets tes chaussures » (VAI), la réponse peut porter à confusion, spécialement en automne et au printemps, saisons pendant lesquelles on peut porter diverses sortes de chaussures.

Même si le domaine lexical est moins protégé que le domaine verbal, pour ce qui a trait aux emprunts linguistiques, une jeune femme métisse nous a rapporté des exemples peu communs entendus dans son entourage. Dans les exemples 16 et 17, le soulignement distingue la partie cri du segment.

- 16) ndo wâshûn your hands ! Va laver tes mains !
préverbe aller 2s
- 17) namui climûn tree ! Ne montes pas dans l'arbre !
préverbe négation 2s

Les exemples qui suivent ont été entendus auprès d'adolescents qui discutaient dans la rue : d'abord un frère et sa sœur dans l'exemple 18, puis deux amies dans l'exemple 19. La partie soulignée indique la partie anglaise du segment.

- 18) - chi kâ practisun ah ? « Est-ce que tu vas t'entraîner ? » (13)
- namui ntiyan my shoes. « (Non), je n'ai pas mes chaussures de sport » (15)
- 19) - tanite kâ itâyin ? « Où étais-tu ? » (15)
- nchi rentun movie. « J'ai loué un film » (14)

Notons au passage que le verbe qui traduit le mieux la notion de location en cri, *uhâsû* « Il l'emprunte (inanimé) » (VTI), ne recouvre pas l'aspect pécuniaire de la location, ce qui pourrait expliquer l'utilisation du verbe *rent* ¹². Même si le cri est la langue de la vie publique à Mistissini, le domaine du religieux y fait exception puisque, dans deux congrégations – baptiste et pentecôtiste –, on utilise le changement de code métaphorique intrasegmental (afin de mettre en lumière un segment particulier). Le changement de code intersegmental (sous forme de traduction alternée entre le cri et l'anglais) rend plus limpide le discours aux locuteurs qui maîtrisent moins bien le style biblique cri. L'exemple 20 relève du changement de code intrasegmental métaphorique et provient du discours d'un pasteur cri prononcé dans le cadre d'un sermon sur la course pour la rédemption (Corinthiens 9, 24) en mai 2005. L'effet sémantique recherché, soit l'importance de la communauté, est exprimé en cri avec une forte intonation sur le mot en caractères gras.

20) ...and when you finish the race *tapwe mihchetinânû pîhtakamihch, cheering and angels waiting for you...*

...et quand tu finis la course il y a **vraiment** une foule à l'intérieur qui se réjouit et des anges qui t'attendent...

b) Le changement de code situationnel est utilisé pour provoquer une ou plusieurs modifications dans l'alignement des droits et devoirs des interlocuteurs dans le cadre de l'événement communicatif. Le phénomène est fort intéressant bien que nous soyons limités dans notre analyse par la taille du corpus. Des observations préliminaires permettent d'avancer que les situations qui sont propices à abriter ce type d'alternance concernent surtout celles où l'on retrouve une relation de pouvoir asymétrique. À l'école primaire par exemple, certains professeurs cri du secteur anglais enseignent en anglais, mais font la discipline en cri. Le seul exemple répertorié spontanément en public (à l'entrée du gymnase de l'école primaire où se tenait une danse sociale) est une confrontation verbale et physique entre un représentant de la force de l'ordre et un individu un peu ivre, qui avait tenté de se joindre à la danse. Après avoir tenté de raisonner calmement l'ivrogne (I) en cri, le policier (P) se met brusquement à parler anglais et modifie du même coup les droits et devoirs des interlocuteurs (énonciation du délit en anglais).

21) P - *eka uhchi minihkwiwîn pîhtakamihch.*

I - *Fuck you ! tage !*

P - *It's prohibited to drink in a public place [bis]. You'll have to leave !*

- Ne bois pas à l'intérieur.

- Va te faire foutre ! Enculé ! [repousse le policier.]

- Il est interdit de boire dans un lieu public [bis]. Tu dois partir ! [Il l'oblige physiquement à quitter les lieux.]

Il est certes complexe de définir avec acuité quand et pourquoi les locuteurs utilisent tels ou tels types de changement de code. Puisque le dialecte du cri de l'Est n'a pas bénéficié de recherches approfondies en ce qui concerne le changement de code, nos observations ne peuvent qu'être préliminaires. En général, le changement de code est mal perçu par la communauté, surtout par les locuteurs unilingues et l'élite, mais aussi par ceux qui en font un usage systématique. Ce manque de capital symbolique attribué à la mixité linguistique a des répercussions sur le recueil des données, surtout quand les gens s'efforcent de bien parler en présence d'un ethnologue qui est là pour apprendre la langue. Il est donc passablement difficile d'enregistrer des segments de discours *in situ* qui contiennent de l'hybridation ou de l'alternance linguistique, et ce spécialement chez les adolescents ¹³.

L'observation participante révèle qu'en situation interethnique, certains locuteurs adultes, parfaitement bilingues, traduisent leurs propos en alternant le cri et l'anglais (changement de code intersegmental). Les personnes âgées utilisent seulement des mots clés en anglais pour se faire comprendre par les locuteurs plus jeunes (les chiffres et les objets modernes par exemple). Les locuteurs adultes évitent, quant à eux, le changement de code intersegmental en public ou en présence des personnes âgées, alors que les enfants et les adolescents font un usage

généralisé du changement de code intrasegmental entre eux, mais tentent de se corriger en présence de personnes unilingues.

Dans les deux premières parties, il est apparu qu'une dimension importante de l'économie sociolinguistique de Mistissini concerne la possibilité de dresser un continuum de variétés intracommunautaires, allant de l'anglais au cri, en passant par toutes les formes intermédiaires de changement de code. Or la complexité de la situation linguistique à Mistissini nous conduit à émettre des réserves quant au concept de « continuum ».

Premièrement, notre typologie initiale sur les variétés intergénérationnelles (cri des jeunes, cri des gens d'âge moyen et cri des aînés) reste valide pour la communication entre les membres de la même génération ou de générations adjacentes, mais doit s'accommoder du nivellement linguistique, une dimension discursive conditionnée par l'âge de l'interlocuteur.

- *Do you know words or expressions that are mainly used by elders ?*

- *Well, elders it's basically the Cree their mother tongue and it also depends on where and to whom they speak to. Because if they talk to a younger person, they're going to find ways so they can be understood or heard and it depends on the age. The mid-age people they have ways to speak to these people and also there is the technical stuff that they have when they speak among themselves. There are words I would not understand because this is technical stuff. Bush life, names of things and maybe things I didn't learn at all during my time. There's different ways from the young to the old. (homme, 49 ans)*

- *Why do the youth don't really know the real Cree ?*

- *Because the elders didn't go to school. So the youth that went to school didn't really know about the language and the tradition (inû.ihîî). So it's different within communities they don't really understand each other. It happens both ways, the elders understand the youth and the youth don't understand the elders. Do you understand ? They (the youth) use mainly English and French. It seems that they don't really want to know terms in Cree. Even with my children they didn't go to high level education still they don't really know Cree when I ask them : what's that ? (femme, 73 ans)*

Deuxièmement, les données recueillies lors des entretiens semi-dirigés (Collette 2005a) montrent une variabilité dans la compétence communicative de certains locuteurs. Il semble que les gens d'âge moyen, c'est-à-dire entre 40 et 55 ans, soient mieux disposés que les personnes âgées ou les enfants à naviguer, selon le contexte interactif et l'adressé(e), entre les formes du continuum de variétés linguistiques disponibles dans leur communauté et à promouvoir inconsciemment certaines variétés¹⁴. Le danger pour la transmission future du cri est imminent. Car, si le nivellement lexical des locuteurs d'âge moyen – sous forme de changement de code ou d'hypercorrection phonologique – leur permet de se tenir au-dessus du fossé linguistique entre les générations, cette tendance au nivellement lexical dans le discours des aînés risque, à long terme, de faire disparaître certains pans du vocabulaire traditionnel.

Afin de compléter notre exposé sur les significations interactives de la variation intracommunautaire, nous allons, dans la dernière partie, nous intéresser à la morphologie et à la sémantique du verbe. Ce qui suit est une exploration initiale dans le domaine de la variation pragmatique : c'est-à-dire l'utilisation concrète que les locuteurs font de certains verbes.

III. VARIATION PRAGMATIQUE DE CERTAINS VERBES CRI

Nous avons vu, tout au long de cet article, que prendre la « signification » dans son sens propositionnel le plus strict – *i.e.* dire quelque chose à propos d'un événement communicatif référentiel et le faire en usant des outils linguistiques de la langue (catégories linguistiques référentielles) – renseigne davantage sur la structure linguistique ou sémantique (l'étude de ce qui est dit) que sur les paramètres de la pragmatique (l'étude de ce qui est communiqué). Nous croyons que réfléchir sur la variation intracommunautaire en termes pragmatiques permet de rendre compte, de manière plus précise, de l'économie des compétences communicatives à Mistissini.

La théorie de la communication qui sous-tend le domaine de la pragmatique est l'existence d'une relation entre les signes et leurs interprètes (Morris 1938). Dans chaque communauté partageant un ensemble de règles de communication, on retrouve certaines fonctions discursives non sémantiques (le silence, la proxémique, le changement de code, l'hypercorrection, l'alignement de l'adressant et de l'adressé, etc.), subtiles, spécifiques au contexte discursif et apprises durant la socialisation langagière et donc susceptibles d'être manipulées individuellement.

Pour bien illustrer les significations sociales et culturelles reliées à la variation linguistique en cri de Mistissini, nous suivrons la reformulation de l'hypothèse de la relativité linguistique de Silverstein, laquelle met l'accent sur la fonction référentielle et les catégories grammaticales comme étant seulement des parties de la fonction indexicale (ou pragmatique) du langage. Ce qu'il faut chercher selon Silverstein (1976, p. 20), c'est la totalité des significations constituées dans le signe linguistique (voir aussi Rumsey 1990).

Pour y parvenir, nous distinguerons d'abord les différences intracommunautaires qui touchent au domaine lexical et verbal. Puis, nous replacerons dans un cadre pragmatique certains verbes spécifiques aux activités en forêt, ce qui nous permettra de rendre compte des différences linguistiques intracommunautaires.

Le cri est une langue polysynthétique (Sapir 1970), c'est-à-dire qu'un verbe constitue – grâce à l'agglutination de morphèmes – une phrase complète. On retrouve trois grandes catégories de mots en cri : le verbe, le nom et les particules. Les noms se classent en fonction du genre (animé/inanimé) et les verbes s'accordent selon qu'ils sont transitifs (action d'un sujet sur un objet) ou intransitifs (action d'un sujet seulement) : les verbes comptent pour plus des trois quarts des

mots en cri, ce qui montre, selon Junker (2003, p. 169), que la langue cri est fondée sur le processus plus que sur la nature des choses. Puisque l'ordre des mots est souple en cri, c'est à partir du verbe et de ses composantes (dérivationnelles et flexionnelles) que se construit la syntaxe.

L'exemple 22 est une interpellation simple – du genre « Eh, viens ici ! » – entendue à plusieurs reprises lors d'un rassemblement traditionnel à l'extérieur du village, au mois d'août 2004, et rapportée en termes linguistiques par un informateur d'âge moyen. Le *shûboy* ou *kûhpâneu* est le garçon à qui l'on fait appel pour de menus travaux ou services : en forêt, c'est lui qui va chercher l'eau au lac ou qui coupe le bois ; au village, c'est lui qui effectue des tâches manuelles pour des membres âgés de sa famille. L'équivalent *shûgirl* (fille de corvée) n'a pas été répertorié, seulement *kûhpâniskwesh* « aidante, servante, pionne sur un échiquier ». Il est intéressant de constater que ces données sur la variation lexicale rejoignent les propos des personnes interrogées ci-dessus quand elles affirment que les personnes âgées font du nivellement lexical ou verbal vers le bas (utilisation de *shûboy* quand elles s'adressent à des adolescents) pour faciliter la communication intergénérationnelle, mais qu'elles perpétuent la terminologie traditionnelle entre elles (utilisation de *kûhpâneu* pour parler des *shûboys* les plus doués pour le travail manuel autour du campement).

22) a)	<i>shû-boy</i>		« aidant, garçon de corvée »	NA	
	corvée (<i>chore</i>) - garçon (<i>boy</i>)				
	b)	<i>kûhpân-e-u</i>	« aidant, pion sur un échiquier »	NA	
		misère-AI-3sg			
23) a)	<i>tân</i>	<i>ishpish</i>	« C'est combien ? »		
	comment	quantité			
	b)	<i>tân</i>	<i>e itach-ih-t-aku-ch</i>	« Combien charge-t-on ? »	VAI
	comment	conj.	charge-TI finale-INV(II finale)-3'		

Les différences de vocabulaire entre les locuteurs ne sont cependant pas restreintes au domaine du lexique, même si ce domaine est le plus difficile à maîtriser pour les locuteurs plus jeunes. L'exemple 23a est une expression commune utilisée pour connaître une quantité en général, qu'elle soit monétaire ou temporelle, et elle s'intègre facilement en changement de code intrasegmental : *What time ishpish* ? « Quelle heure est-il ? ». L'exemple 23b est nettement plus complexe morphologiquement que 23a et, pour certains jeunes (en l'occurrence des caissières), l'utilisation que les locuteurs unilingues font de ce verbe à l'animé *itachihtâkusû* « Cela (animé) coûte un certain prix » (VAI) provoque une certaine ambiguïté, quand on considère que seulement un des items suivants (gâteau de fête, pomme, plante, munitions, croustilles) est un nom animé. La classe des animés regroupe les humains, les animaux, certaines plantes, certaines pièces d'équipement, les esprits, etc. Dans le cas cité, c'est la farine utilisée pour la préparation du

gâteau de fête qui le rend animé. En général, c'est le domaine des néologismes qui pose le plus de problème d'intercompréhension entre les jeunes et les personnes âgées. Ce ne sont pas tant les néologismes simples comme les syntagmes nominaux *wâpushmîchim* « salade » (NI), formé de lapin+nourriture ou *memekwesûmîchim* « banane » (NI), formé de singe+nourriture, qui font difficulté, mais les néologismes plus complexes formés à l'aide de locutions verbales ¹⁵.

D'un point de vue anthropologique, la stricte comparaison sémantique induite via la catégorie grammaticale du genre ne nous permet pas de comprendre l'importance cognitive et culturelle des pratiques discursives cri. Même si le genre du nom (animé/inanimé) détermine la classe du verbe, la distinction qu'il implique ne se laisse pas saisir par des dichotomies logiques et prévisibles, du genre spécial/commun ou vivant/non vivant, comme le croyaient les premiers linguistes algonquinistes. Certains mots comme *shuliyâu* « argent » (NA, NI) ou *asîni* « pierre » (NA, NI) s'accordent selon les deux genres. Une dimension de la grammaire cri qui mériterait un approfondissement concerne la possibilité de replacer l'alternance des genres dans un contexte discursif spécifique. Du point de vue de l'ethnographie de la communication, cette recherche contribuerait à mettre en lumière des aspects particuliers du discours qui dépassent le cadre restreint de la grammaire (Craik 1982).

Dans ce qui suit, nous examinerons l'étendue sémantique de certains verbes qui ont trait à l'activité en forêt, et ce en fonction de l'âge et des contextes d'usage. L'exemple 24 traite de l'activité automnale et a été obtenu par élicitation avec des informateurs d'âge différent. Nous avons pu ainsi interroger deux informateurs adultes (une femme de 67 ans et un homme de 37 ans) d'abord sur l'équivalent des notions « automne » et « aller en forêt » en cri, puis sur l'étendue sémantique de ces signes linguistiques et de leurs contextes d'usage (Frake 1962). Nous avons ensuite répété la même opération avec des locuteurs plus jeunes (15, 10 et 9 ans) en leur demandant comment on dit : « *This fall I would like to go in the bush* » en cri. Les quatre variétés de l'exemple 24 tiennent donc plus du métalangage que de la langue *in situ*.

- 24) a) *fall* *aihe...* *bush* *ni* *wi* *ispay-un*
 automne *uhh* forêt 1sg vouloir aller.AI-1s
 Je veux aller dans le bois l'automne.

b) *mîn* *takwâs-che* *ni* *ka* *miyeyiht-en* *e* *ihîâ-yân* *nûhchimi-hch*
 prochain automne-fut. 1s fut. aimer.TI-1s Conj. y être.AI-1s forêt-loc.
 L'automne prochain, j'aimerais être dans le bois.

c) *mîn* *takwâs-che* *ni ka* *miyeyiht-en* *e* *kuspu-yân*
 prochain automne-fut. 1s fut. aimer.TI-1s Conj. entrer dans le bois.AI-1s
 L'automne prochain, j'aimerais aller dans le bois pour l'hiver.

d) *ni ka* *miyeyiht-en* *e* *takwach-ist-ayân*
 1s fut. aimer.TI-1s Conj. automne-TI finale.AI.1s
 J'aimerais passer l'automne (dans un seul lieu).

L'exemple 24a est la réponse instantanée d'un enfant de 10 ans qui l'a par la suite rectifiée m'assurant que la version 24c était correcte. On remarquera que le changement de code intrasegmental pour 24a s'applique uniquement aux unités lexicales (automne, forêt). La version 24b est déjà du cri conversationnel avec l'utilisation d'un verbe simple comme *itâw* « il ou elle est (là) » (VAI). L'emphasis est sur le fait d'être là tout simplement, rien n'indique la durée du séjour, ni la nature des activités, ni un quelconque déplacement dans l'espace. Notons au passage que cette version n'a été indiquée que par l'informateur de 37 ans, ce qui mériterait un approfondissement.

L'exemple 24c (rapporté par les trois informateurs principaux : 64, 37 et 15 ans) relève du même processus syntaxique que 24b, mais est constitué de *kuspu* (VAI), un verbe polysémique utilisé à tout âge pour désigner l'action d'« entrer dans le bois, de monter sur les lignes de trappe pour l'hiver (à partir de l'automne) ». Cette définition stricte du verbe colle bien au mode de vie semi-nomade qui était encore pratiqué il y a trente ans à peine, mais l'ethnographie de la communication nous révèle que, dans le parler des jeunes, ce verbe commun a subi un appauvrissement de sens et est devenu plus concret, dans un contexte moderne où les activités en forêt sont plus sporadiques. Ainsi il revêt le sens d'« entrer dans le bois », que ce soit à pied ou en canot, à partir d'une route ou d'une rivière. Étant donné que ce verbe a perdu sa dimension temporelle dans le parler des jeunes, c'est l'analyse syntaxique qui nous révélera que le sujet désire aller en forêt pour une période de temps considérable.

L'exemple 24d, rapporté par les deux informateurs adultes, est typique de la terminologie traditionnelle utilisée par les personnes âgées, puisque le verbe animé intransitif *takwâchistâu* « Il passe l'automne en un seul endroit » (VAI) est compact et associé à la vie sur la ligne de trappe à la fin de l'été et aux activités connexes : chasse à l'orignal, coupe du bois de chauffage, séchage du poisson pour l'hiver, construction d'une cabine en bois, etc. Le verbe *takwachistâu* appartient à ce que certains linguistes appellent les pseudo-transitifs (Bloomfield 1946 in Wolfart 1973, p. 39 ; voir aussi Denny 1984, p. 261), c'est-à-dire qu'il est sémantiquement transitif même si seul le sujet de l'action est marqué morphologiquement.

Les quatre exemples qui précèdent sont, au niveau sémantique, relativement équivalents et s'insèrent sur un point du continuum qui va de pair avec le degré d'abstraction et de précision qu'on veut obtenir. Comme pour le changement de code, les locuteurs d'âges divers attribuent différentes significations pragmatiques au sens d'un verbe. Par exemple, le verbe *miyushkuwen* « Cela (animé) lui va bien » (VTA) est utilisé chez les jeunes et les gens d'âge moyen pour désigner soit une partie de vêtement ou encore un couple de personnes qui s'accordent bien. En cri stylisé, ce verbe peut être utilisé pour décrire ce qui précède, mais aussi pour indiquer que la consommation de la viande sauvage (une denrée animée) nous revitalise d'énergie physique et mentale. L'aptitude à utiliser ce genre d'expression dans un contexte adéquat est hautement valorisée à Mistissini.

Or, en contexte communautaire, une part très riche du vocabulaire cri n'est pas utilisée. Quand il s'agit d'exprimer des idées ou des détails sur la vie en forêt, les jeunes locuteurs, en général, ont recours à des verbes simples et à la syntaxe pour exprimer de façon compacte certaines idées (exemples 24a, b et c), tandis que les personnes âgées utilisent des formes plus soutenues de la langue cri, qu'elles n'appliquent que pour un contexte cynégétique précis (exemple 24d). L'anthropologue Richard Preston (2002 p. 248) explique la richesse de ce mode d'expression :

Cree abstraction is characterized by qualities of events and processes in a context of significance, by use of language that puts perceptual scope into compact form, and by choice of context that serves the goal of precise understanding rather than ambiguity on part of those who share the communication.

D'un point de vue sémantique, il est possible de développer l'analyse de la variation intergénérationnelle en fonction de la structure grammaticale d'un énoncé (le changement de code dans l'exemple 24a ou le cri soutenu dans l'exemple 24d), puisqu'elle encode directement de l'information au sujet de l'adressant et de l'adressé. Or il y a plus dans l'acte de communiquer qu'une simple relation causale entre un énoncé et un contexte d'énonciation, qu'il soit culturel ou non. Selon Levinson (1983, p. 11), une distinction fondamentale s'applique en pragmatique : « *To be effective, we need to be able to distinguish mere correlation between linguistic form and context from incorporation of contextual significance into the associated linguistic form* ».

Pour cerner l'ensemble des significations contenues dans le signal linguistique, on doit partir du postulat que le référent sémantique n'est qu'une partie de l'ensemble des significations. Pour l'exemple 21, la structure linguistique de l'énonciation du code de lois par le policier est tout aussi significative que l'alternance entre deux langues (le cri pour raisonner calmement et l'anglais pour produire un effet coercitif). Dans l'exemple 24, si une adolescente utilise le verbe *takwachistaû*, elle le fait pour donner un indice communicatif qui dépend, soit de la structure sémantique (elle veut dire qu'elle ira effectivement en forêt tout l'automne), soit de la matrice pragmatique (elle veut communiquer le fait qu'elle maîtrise un certain vocabulaire traditionnel en présence de personnes âgées, de pairs ou de l'ethnolinguiste, et ce sans croire une seconde qu'elle ira en forêt tout l'automne).

Il n'est pas surprenant, selon Claudia Bianchi (2004, p. 7), d'assister à un retour de la complémentarité entre sémantique et pragmatique en linguistique car les « [...] *pragmatic processes [are] affecting the truth conditions of almost any utterance – in other words the semantic level of "what is said"* ». Le témoignage suivant résume bien la proposition de Bianchi, dans la mesure où ce qui est dit est compris dans un ensemble plus large : ce qui est communiqué.

My brother-in-law Kemy, when he's talking about people, you don't know it. He could be speaking about that guy with metaphors and you wouldn't know it. I saw that with a young man, maybe in his forties, three years younger than me. He was right there and Kemy was right there talking about him metaphorically. And of course he understood every word he said, but he didn't know he was talking about him. It was neat. (homme cri, 50 ans)

Si l'objectif de la sociolinguistique est de comprendre les motivations sous-jacentes à la conversation, le domaine de la linguistique pragmatique, dans le sens où il permet une lecture des significations non codées linguistiquement, pourrait certainement apporter une contribution importante aux sciences sociales.

CONCLUSION

Il est généralement admis en anthropologie linguistique que toutes les communautés linguistiques sont hétérogènes. Cela implique que la dialectique entre l'individu et la société ne se laisse pas enfermer aisément dans une correspondance statistique entre un continuum de formes linguistiques (langue pure, langue hybride, etc.) et un ou des attributs sociaux (âge, sexe, statut social, etc.). Concevoir la variation intracommunautaire sous l'angle de l'ethnographie de la communication nous aura permis de replacer cette variation dans des contextes d'énonciation et d'interprétation spécifiques. Cette voie d'analyse cadre bien avec le concept théorique de *voicing* de Bahktin (1981, pp. 292-293) qui ne réduit pas l'acte communicatif à une série de règles phonologiques ou grammaticales (dont la variation signalerait une défaillance), mais tend à réactiver l'intentionnalité discursive des locuteurs (voir les deux premières parties).

Dans la dernière partie, nous avons pu mesurer en termes sémantiques ce que les informateurs nomment la vraie langue cri (*tepinû.ayîmuvin*). Cette variété linguistique sert de pierre d'assise au discours local au sujet de la sauvegarde de la langue et de la culture. Or l'examen, bien que partiel, des variations pragmatiques de certains verbes nous a permis de nous défaire de la version forte de l'hypothèse Sapir-Whorf (à savoir que la structure linguistique *stricto sensu* encode la réalité telle qu'elle est perçue par les locuteurs) et d'apprécier la production langagière, en tant que construit socioculturel, dont les contours sont continuellement définis et redéfinis par ceux qui l'utilisent (Silverstein 1998).

Les implications sont importantes pour la transmission linguistique. D'autres recherches à Mistissini ont démontré que l'identification ethnolinguistique tend à se transformer à mesure qu'un individu franchit certaines étapes de sa vie (Collette 2005a). Dans cette perspective, l'acquisition d'un style rhétorique en cri ne semble pas avoir été complètement supplantée par le contact avec les langues dominantes, dans la mesure où certains contextes de stimulation linguistique (maison, activités cynégétiques) sont encore valorisés par la société cri (Collette

2005b). Ce qu'il faut comprendre, en revanche, c'est que le processus de socialisation langagière s'est étiré dans le temps, alors qu'autrefois la présence, dans les camps de chasse, de personnes âgées permettait une acquisition plus rapide de la structure linguistique du cri (notamment l'acquisition de ses subtilités morphologiques et sémantiques). *

* Manuscrit reçu en mars 2006, accepté pour publication en décembre 2006.

NOTES

Je tiens à remercier Louis-Jacques Dorais, Jeanne Dumas, Gisèle Louisfert, Benoît Collette et Jean Boulet ainsi que deux lecteurs anonymes pour leurs commentaires utiles.

1. Cela est dû au fait que le contact avec la société canadienne dans la seconde moitié du xx^e siècle a forcé le passage rapide d'un mode de vie semi-nomade à celui du travail salarié, de l'éducation en forêt à la scolarisation formelle en langue seconde. En conséquence, la vie sociale à Mistissini a été limitée au village ou dans les pensionnats. Dans ce contexte d'acculturation, les jeunes des écoles résidentielles ont été partiellement privés des contextes économiques, environnementaux et culturels dans lesquels, jadis, il était courant d'utiliser certaines terminologies, les repères toponymiques, le vocabulaire de la chasse, les savoirs médicaux ou les chansons personnelles. Une première référence indirecte à propos de l'écart intergénérationnel vient de l'anthropologue Richard Preston (2002) qui écrit qu'un de ses informateurs reconnaissait trois dialectes à Chisasibi dans les années 1960 : celui des personnes âgées, celui des gens d'âge moyen et celui des jeunes. Ces trois dialectes (ou variétés) du cri étaient mutuellement inintelligibles pour les locuteurs jeunes et âgés. Son informateur explique : « *Young people, unless they have lived in the same home with old people, can hardly understand the old people at all* » (*ibid.*, p. 197).

2. L'échantillon était composé de seize Cri (huit hommes et huit femmes âgés de 10 à 72 ans) et d'un Algonquin de 36 ans. Toutes les personnes interrogées – sauf l'Algonquin – avaient le cri comme langue maternelle.

3. Étant donné que les données présentées dans cette note de recherche sont tirées d'un petit corpus – totalisant une cinquantaine de segments présentant des variations linguistiques –, tout reste à faire pour creuser le problème de la variation intracommunautaire chez les Cri de l'Est de la baie James. Heureusement, plusieurs méthodes sont disponibles pour recueillir des données sur la variation intracommunautaire : entretien non dirigé (Clarke 1986) ; liste de mots (Cowan 1975) ; analyse de débats radiophoniques (Drapeau 1995) ; enregistrement de discussion entre personnes d'âges différents sur un thème donné (Artuso 1998) ; test formel (Dorais 2002).

4. Hymes (1972, pp. 65-67) définit la compétence communicative en cinq temps : a) la *possibilité* (la présence ou non de formes grammaticales ou lexicales appropriées pour décrire la réalité) ; b) la *faisabilité* (la capacité cognitive des locuteurs à s'exprimer ; dans le cas contraire, la perte de mémoire par exemple pourrait entraver l'expression langagière) ; c) la *légitimité* (à savoir si ce qui est dit est approprié au contexte dans lequel s'insère le propos) ; d) la *performance* (l'utilisation stratégique des ressources discursives disponibles – style littéraire, genre discursif, art verbal, etc. Voir aussi Gumperz 1964) ; e) finalement, la *compétence communicative* qui permet de juger si la performance d'autrui est appropriée ou non.

5. Même s'il existe deux autres genres discursifs majeurs en cri (les histoires vécues *tipâchimuwin* et les légendes *âtiyûhkân*, Preston 2002, pp. 254-255), nous nous intéresserons uniquement à la conversation ordinaire.

6. Les abréviations utilisées sont les suivantes : V pour verbe ; N pour nom ; A pour animé ; I pour inanimé ; T pour transitif ; I pour intransitif ; Conj. pour conjonctif ; DIR pour direct ; INV pour

inverse ; 1s pour première personne du singulier ; 2s pour deuxième personne du singulier ; 3s pour troisième personne du singulier ; 3' pour troisième personne du singulier inanimé ; loc. pour locatif ; ? pour une particule interrogative. Les deux points et l'accent circonflexe signalent des voyelles longues. Les crochets et l'alphabet de l'IPA sont utilisés pour la transcription phonétique, tandis que les parenthèses sont utilisées pour la transcription phonémique qui est fondée sur celle du *Eastern James Bay Cree Dictionary* (Neeposh et al., 2004). Étant donné que le cri ne différencie pas le genre, nous utiliserons uniquement la forme masculine.

7. La règle d'harmonie des voyelles courtes est restaurée dans certains contextes morphophonologiques par les locuteurs âgés. Si /mistikw/ « arbre » (NI) devient /mistukw/ dans le parler des jeunes, les aînés restaurent la règle au locatif /mistikuch/ « dans l'arbre », tandis que les jeunes locuteurs gardent la forme /mistukuch/ (MacKenzie 1980, p. 134).

8. L'ethnolinguiste Edward Sapir (1949) a démontré il y a longtemps que la linguistique devait s'attacher à comprendre la structure phonémique d'une langue du point de vue de la perception des locuteurs et ce, aux dépens de la forme objective des phonèmes. Par exemple, dans les années 1970-1980, l'indication graphique ou non des voyelles courtes et des occlusives voisées créa une divergence d'opinion entre linguistes et locuteurs natifs impliqués dans l'implantation de l'orthographe standard (voir Darnell et Vanek 1973, pour le cri des Plaines, et MacKenzie 1985, pour le cri de l'Est).

9. Cette caractéristique du cri oral est tellement répandue qu'on peut même l'observer sur un stop dans un quartier en développement à Mississauga. Le nom de la rue est orthographié correctement en syllabique (*chishishinuk meskinu*, « rue de l'aîné »), mais réduit à *cheno meskino* en alphabet roman.

10. Toutes les variations présentées en 3b, 4b, 5b, 6b et 7b sont associées à ce type d'hypercorrection.

11. C'est un locuteur d'une trentaine d'années qui nous a signalé cette forme et nous a expliqué qu'elle constituait la forme usuelle des gens de sa génération.

12. L'équivalent en cri stylisé : *nchi uhâsun kâchihkâshetihch*, « J'ai emprunté un film ».

13. À cet égard, Drapeau (1995, p. 160) note que les changements de code intrasegmentaux sont très fréquents en innu de Betsiamites (dialecte cousin du cri), mais systématiquement évités à la radio ou lorsque les participants sont enregistrés dans le cadre d'une recherche.

14. Cowan (1975, pp. 335-336) a fait le même genre d'observation dans une enquête sociolinguistique chez les Innu de Sheshashit. Il écrit : « *The 42-year old, the most remarkable informant I interviewed, has, as far as I was able to determine, /h/ in all places in his normal conversation, as is expected in the younger population at Natashquan, but for the purposes of the interview he carefully restored as many /l/ as he was able, missing on only 7 items. This command of at least two styles adumbrates the possibility that there are other speech styles in the repertoire of speakers of Montagnais awaiting investigation* ».

15. Il n'est pas évident pour les jeunes informateurs de décomposer certains verbes complexes ou des néologismes. Dorais (1973, pp. 68-69) a démontré que, pour une langue polysynthétique comme l'inuktitut, la dichotomie saussurienne signifiant/signifié ne permettait pas de découvrir le processus cognitif sous-jacent à la formation des néologismes. Par exemple, si l'on cherche la signification du signifiant *uschishikuhkânâpisk* (NI), on obtient immédiatement la désignation « lunettes ». Mais il faut souvent un effort supplémentaire de la part du locuteur pour indiquer le signifié qui s'obtient en découpant le mot en morphèmes distincts, dans ce cas-ci on obtient la racine *uschishikuhkw* « œil » et *âpisk* « quelque chose en verre et en métal ».

BIBLIOGRAPHIE

ARTUSO Christian

- 1998 « Language change across four generations of an Algonquian family : Some preliminary findings », in David H. Pentland (éd.), *Papers of the Twenty-Ninth Algonquian conference*, University of Manitoba, Winnipeg, pp. 1-17.

AUER Joseph C. Peter

- 1984 *Bilingual conversation*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphie.

BAKHTIN Mikael

- 1981 *The dialogic imagination. Four essays*, University of Texas Press, Austin/Londres.

BARABY Anne-Marie, Anne BELLEFLEUR-TETAUT, Louise CANAPÉ, Caroline GABRIEL et Marie-Paule MARK

- 2002 « Incorporation of Bobby-Parts medials in the contemporary Innu (Montagnais) language », in Christopher H. Wolfart (éd.), *Papers of the Thirty-Third Algonquian conference*, University of Manitoba Press, Winnipeg, pp. 1-12.

BIANCHI Claudia

- 2004 « Semantics and pragmatics : the distinction reloaded », in Claudia Bianchi (éd.), *The semantics/pragmatics distinction*, Center for the Study of Language and Information Publications, Stanford, pp. 1-7.

BLOM Jan Peter et John J. GUMPERZ

- 1972 « Social meaning in linguistic structures : code-switching in Norway », in John J. Gumperz et Dell Hymes (éds), *Directions in sociolinguistics : the ethnography of communication*, Holt, Rinehart and Winston, New York, pp. 407-434.

BRITTAIN Julie

- 2000 « A metrical analysis of primary stress placement in southern east Cree », *International Journal of American Linguistics*, 66 (2), pp. 181-217.

CLARKE Sandra

- 1986 « Social correlates of linguistic variation in Sheshatshiu Montagnais », in William Cowan (éd.), *Actes du XVII^e congrès des Algonquinistes*, Carleton University Press, Ottawa, pp. 65-80.

COLLETTE Vincent

- 2005a *Répertoires linguistiques et identité sociale chez les Cris de Mistissini*, mémoire de maîtrise, université Laval, Ste-Foy.
2005b « Rétention linguistique et changement social à Mistissini », *Études Inuit Studies*, 29 (1-2), pp. 207-219.

COWAN William

- 1975 « The generation gap in Montagnais dialectology », in William Cowan (éd.), *Papers of the Seventh Algonquian conference*, Carleton University Press, Ottawa, pp. 323-338.

CRAIK Brian

- 1982 « The animate in Cree language and ideology », in William Cowan (éd.), *Papers of the Thirteenth Algonquian conference*, Carleton University Press, Ottawa, pp. 29-35.

DARNELL Regna et Anthony L. VANEK

- 1973 « The psychological reality of Cree syllabics », in Regna Darnell (éd.), *Linguistic diversity in Canadian society*, Linguistic Research Inc., Edmonton/Champaign, pp. 171-191.

DENNY Peter

- 1984 « Semantic verb classes and abstract finals », in William Cowan (éd.), *Papers of the Fifteenth Algonquian conference*, Carleton University Press, Ottawa, pp. 241-271.

DORAIS Louis-Jacques

- 1973 « La distinction signifiant/signifié à la lumière des données inuit », *Recherches Amérindiennes au Québec*, 3 (3-4), pp. 68-70.
- 2002 « Notes sur l'inuktitut parlé à Iqaluit (Nunavut) », *Études Inuit Studies*, 26 (1), pp. 193-201.

DRAPEAU Lynn

- 1993 « Language birth : an alternative to language death », in Jean-Claude Boulanger, Conrad Ouellon et André Crochetière (éds), *Proceedings of the XVth international congress of linguists*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, pp. 141-144.
- 1995 « Small languages and language communities, code-switching in caretaker speech and bilingual competence in a native village of Northern Quebec », *International Journal of the Sociology of Language*, 113, pp. 157-164.

FEURER Hanny

- 1994 « Changes in bilingual education at Waskaganish in light of Cummin's interdependence hypothesis », in William Cowan (éd.), *Actes du XXV^e congrès des Algonquinistes*, Carleton University Press, Ottawa, pp. 130-139.

FRAKE Charles O.

- 1962 « The ethnographic study of cognitive systems », in Thomas Gladwin et William Sturtevant (éds), *Anthropology and human behaviour*, Anthropological Society of Washington, Washington DC, pp. 72-93.

FRANCEY Dolorès

- 1998 *Du local au global : une ethnicité à géométrie variable pour les Cris de la Baie James*, mémoire de maîtrise, université Laval, Ste-Foy.

GUMPERZ John J.

- 1964 « Linguistic and social interaction in two communities », *American Anthropologist*, 66 (6), pp. 136-153.

GUMPERZ John J. (éd.)

1982 *Language and social identity*, Cambridge University Press, Cambridge.

HYMES Dell

1962 « The ethnography of speaking », in Thomas Gladwin et William Sturtevant (éds), *Anthropology and human behaviour*, Anthropological Society of Washington, Washington DC, pp. 13-53.

1972 « Models of the interaction of language and social life », in John J. Gumperz et Dell Hymes (éds), *Directions in sociolinguistics : the ethnography of communication*, Holt, Rinehart & Winston, New York, pp. 35-71.

JONES Linda M.

1986 « East Cree baby talk », in William Cowan (éd.), *Actes du XVII^e congrès des Algonquinistes*, Carleton University Press, Ottawa, pp. 175-181.

JUNKER Marie-Odile

2003 « A native American view of the "mind" as seen in the lexicon of cognition in East Cree », *Cognitive Linguistics*, 14 (2-3), pp. 167-194.

KIBBEE Douglas A.

2003 « Language policy, and linguistic theory », in Jacques Maurais et Michael A. Morris (éds), *Languages in a globalising world*, Cambridge University Press, Cambridge, pp. 47-57.

KRAUSS Michael

1992 « The world's languages in crisis », *Language*, 68 (1), pp. 4-10.

LEVINSON Stephen C.

1983 *Pragmatics*, Cambridge University Press, Cambridge.

MACKENZIE Marguerite

1980 *Toward a dialectology of Cree-Montagnais-Naskapi*, thèse de doctorat, université de Toronto, Toronto.

1985 « Spelling reform among the James Bay Cree », in Barbara Burnaby (éd.), *Promoting native writing systems in Canada*, The Ontario Institute for Studies in Education, Toronto, pp. 49-58.

MACKENZIE Marguerite et Sandra CLARKE

1985 « A note on intracommunity linguistic variability and Its implication for native language teaching », in Barbara Burnaby (éd.), *Promoting native writing systems in Canada*, The Ontario Institute for Studies in Education, Toronto, pp. 1-5.

MALINOWSKI Bronislaw

1923 « The problem of meaning in Primitive Languages », in Charles K. Ogden et Ivor A. Richards (éds), *The meaning of meaning*, Harcourt, Brace and World Inc., New York, pp. 296-336.

MORRIS Charles

1938 « Foundations of the theory of signs », in Otto Neurath, Rudolph Carnap et Charles Morris (éds), *International encyclopaedia of unified science*, Chicago University Press, Chicago, pp. 77-138.

- NEEPOSH Ella, Daisy MOAR, Ruth SALT, Marguerite MACKENZIE et Bill JANCEWICZ (éds)
2004 *Eastern James Bay Cree Dictionary*, Cree Programs, Cree School Board, Chisasibi (QC).
- PENTLAND David
1978 « Historical overview of Cree dialects », in William Cowan (éd.), *Papers of the Ninth Algonquian conference*, Carleton University Press, Ottawa, pp. 104-126.
- PRESTON Richard J.
2002 *Cree narrative. Expressing the personal meanings of events*, McGill-Queen's University Press, Montréal/Kingston.
- RUMSEY Alan
1990 « Wording, meaning, and linguistic ideology », *American Anthropologist*, 92, pp. 346-361.
- SAPIR Edward
1949 « The psychological reality of the phoneme », in David G. Mandelbaum (éd.), *Selected writings of Edward Sapir. Language, culture and personality*, University of California Press, Berkeley/Los Angeles, pp. 46-60.
1970 *Le langage. Introduction à l'étude de la parole*, Petite Bibliothèque Payot, Paris.
- SILVERSTEIN Michael
1976 « Shifters, linguistic categories, and cultural description », in Keith H. Basso et Henry Selby (éds), *Meaning in anthropology*, University of Mexico Press, Albuquerque, pp. 11-55.
1998 « Contemporary transformations of local linguistic communities », *Annual Review of Anthropology*, 27, pp. 401-426.
- VAILLANCOURT Louis-Philippe
1978-1980 *Cours de cris. Premier et deuxième degré*, Les Presses de l'Université du Québec, Montréal.
- WEINREICH Uriel
1974 *Languages in contact, findings and problems*, Mouton, Paris/The Hague.
- WHORF Benjamin Lee
1956 *Language, thought, and reality*, édité par John B. Carroll, MIT Press, Cambridge.
- WOLFART Christopher H.
1973 « Plains Cree : a grammatical study », *The American Philosophical Society*, n. s., 63, part. 5.
- WOOLARD Kathryn A.
2004 « Codeswitching », in Alessandro Duranti (éd.), *A companion to linguistic anthropology*, Blackwell Publisher Ltd., Oxford, pp. 73-94.